

MAGRITTE

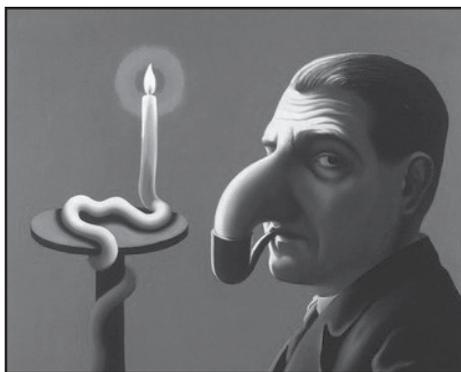
LA TRAHISON DES IMAGES

«*Mes tableaux ont été conçus pour être des signes matériels de la liberté de pensée*». Prenant au mot cette assertion de Magritte, l'exposition «Magritte, la trahison des images» qui se tient à Pompidou jusqu'au 23 Janvier 2017, nous offre une grille de lecture singulière dans l'espace polysémique de l'œuvre de l'artiste belge.

Magritte a toujours eu un tropisme pour l'aventure philosophique et cette exposition a pour ambition d'y conter un récit pentaptyque de ses œuvres à travers des symboles récurrents de ses tableaux : les mots, le rideau, la flamme, l'ombre et les corps morcelés.

Le premier voyage se fait sous le haut patronage ironique du peintre lui-même représenté dans «La lampe philosophique». On y voit Magritte sa fameuse pipe à la bouche obstruée par une protubérance nasale comme un cercle vicieux enfermant pensées évanescentes sur elle-même. Face à lui, une lumière l'éclaire par l'entremise d'une chandelle déclamant son chant de cire sur un chemin tortueux. Cercle vertueux ou vicieux ? La vision de la philosophie par Magritte n'est pas exempte de ce questionnement. En effet, on découvre dans cette exposition sa correspondance poussée avec plusieurs philosophes (De Waelhens ou Foucault) et aussi la critique qu'il porte sur

cette philosophie suspectant le rapport de la peinture au réel et à la vérité ou encore la considérant comme pur réceptacle matériel ne tenant pas face au poids des mots. Venant en écho à ses relations épistolaires avec Michel Foucault dont il a découvert l'essai, «Les mots et les choses» en 1966, le tableau «La trahison des images» dresse à lui seul ce jeu complexe mot et image où la représentation d'une pipe trône au-dessus de son image éponyme.



Afin d'accentuer cette rencontre-césure entre mot et image, le second voyage vient fracasser les tables de la loi. En effet, ce second voyage commence par rappeler le récit biblique de Moïse qui devant l'idolâtrie de son peuple, préfère briser les mots transcrits de la parole divine. Comme voulant laver mot et image

de ce péché originel, Magritte réalise à partir des années 20 une série de compositions où s'affichent les mots seuls enfermés dans des cadres («Le masque blanc»), les mots accompagnant les représentations mais sans rapport direct («Le ciel des songes») et les images seules («Les six éléments») comme perdues sans les mots. Aucun Verbe, ici, mais uniquement une série de noms comme un langage auquel l'auteur demanderait à chacun à l'infini de créer le lien, d'y écrire une histoire. On peut y voir une invitation à un exercice cher aux disciples de la philosophie husserlienne ou Merleau-Pontienne, *«trouver l'intentionnalité, créer les essences dans l'existence»* de cette représentation. Cet exercice, il en fera tout le long de sa carrière une marque continue de son œuvre.

Toutefois, l'iconoclaste Magritte ne nous laisse pas vénérer le mot d'or ; et l'intitulé de chacun de ses tableaux est autant de jeux d'ombres et de lumière avec notre sagacité. Comment ne pas se laisser emporter par la poésie des titres et les mystères chers à Magritte qu'ils véhiculent ? Aucun ne se laisse sagement dompter par ce qu'il représente. Comme Magritte l'écrit dans «Les mots et les images», *«Le meilleur titre d'un tableau est celui plus ou moins compatible de l'émotion que nous ressentons en le regardant»*. A ce titre, on appréciera entre autres l'intitulé du tableau «La clairvoyance» où Magritte peint un oiseau en regardant un œuf, transformant dans un élan étrangement Thomiste, la matière en acte, en sa représentation en puissance.

Toujours pas avare de paradoxes, Magritte nous initie dans son troisième voyage à la fois au côté ésotérique de son art par les mystères et au côté scientifique de son art par ce qu'il

appelle les problèmes. Par les problèmes, Magritte recherche dans un premier temps à découvrir la chose, l'objet—destiné entre tous—pour être réuni dialectiquement à un autre. Il en est ainsi pour l'œuf et la cage, la porte et le trou de serrure qui permet d'en sortir et enfin, clin d'œil au maître dialecticien Hegel, le problème de l'eau intitulé «Les vacances d'Hegel» réunissant le verre d'eau et le parapluie. Puis, comme dépassant cette dialectique, Magritte fait appel à la dimension de «mystère» en toute chose libérées de leur sens et des pesanteurs que les sujets leur imposent. En effet, pourquoi les nuages ne raserait-ils pas le sol pour échapper à la pluie comme dans «Le champ de l'orage». Plus encore, pourquoi devrait-il rencontrer son contraire ? Dans «Le principe d'incertitude», une femme est représentée face à son ombre en forme d'oiseau. La lumière joue ainsi un tour au sujet. Loin du récit de Pline l'Ancien, qui nous est rappelé dans l'exposition, contant l'invention de la peinture par Callirrohe traçant sur un mur le portrait de son amoureux en suivant les limites de son ombre portée, la représentation de l'être aimé prend son envol, elle n'échappe pas encore au tableau mais le lien est libéré par la lumière.



Achevant ce troisième voyage, «La décalcomanie» assure une synthèse à sa manière. D'un côté, se présente à la gauche de la composition, un homme au chapeau devant un espace infini. Son pendant à droite, sous la forme d'une ombre en pleine lumière, semble avoir traversé le rideau qui couvrirait cet espace infini ou peut-être attend-il que son sujet vienne résoudre son problème : entrouvrir le rideau pour qu'il se réalise ?

Ombre et rideau, les quatrième et cinquième voyages sont l'occasion pour Magritte de confronter son art à la lumière de trois récits antiques :

Le premier concerne l'allégorie de la caverne de Platon. Dans ce récit classique, Platon décrit les hommes emprisonnés par leurs représentations faussées du monde, victimes des jeux d'ombres, incapables d'accéder à la réalité elle-même à la lumière des idées pures. Magritte se joue de cet idéalisme platonicien à travers la composition «La condition humaine» et dans bien d'autres compositions que l'on retrouve dans cette exposition. Dans ce tableau, se dresse un chevalet au coin d'un feu dans une caverne ouverte. Sur ce chevalet, on trouve une toile en trompe-l'œil donnant l'illusion parfaite qu'elle se confond avec le paysage qu'elle représente. Ainsi, par la main d'un homme, réel et représentation se trouvent-ils fusionnés à la lumière du feu prométhéen. Ainsi Magritte se rappelle-t-il une nouvelle fois au souvenir des philosophes et de leurs vues qu'il considère réductrices sur l'art, la représentation, le réel et la vérité.

Le second récit est le fait de Pline l'Ancien et concerne la célèbre bataille artistique entre Zeuxis et Parrhasios (l'un trompe les oiseaux qui viennent picorer des fruits peints sur

son tableau, l'autre trompe Zeuxis avec son rideau peint que ce dernier prend pour un vrai rideau). Ici aussi, Magritte se saisit du rideau comme d'une lettre de l'alphabet de son langage et en fait un motif itératif de ses compositions. Qu'il entoure et s'ouvre sur le monde, sur une scène de théâtre surgie d'un chaos primitif comme dans «Les mémoires d'un saint» ; ou qu'il s'ouvre sur un paysage urbain en trompe-l'œil, déroutant, d'une toile représentée sur un chevalet et ironiquement proclamée «Les promenades d'Euclide» ; à chaque fois Magritte se plaît, sur les pas de Parrhasios, à nous perdre dans le réel.

Le dernier récit de Cicéron sur Zeuxis et les filles de Crotona fait écho à la difficile recherche de l'idéal de beauté dans la représentation. Ce thème ne pouvait échapper aux propres recherches «magrittiennes» en la matière. La difficulté y est symbolisée par le trouble de l'artiste devant son modèle, ou sa représentation, qui se trouve inachevé dans la composition «Tenter l'impossible». De même dans «Lumière des coïncidences», Magritte trouve une ouverture sur le problème de la lumière en faisant éclairer par une bougie un buste de femme peint sur un tableau également éclairé par cette seule bougie... Toutefois cette femme n'est qu'un buste, une ébauche issue d'une statue antique qui a longtemps servi de canon pour la représentation de la beauté. Ainsi le problème de cet idéal de beauté se trouve-t-il bien plus complexe pour l'artiste que de trouver la lumière qui l'éclaire. Cette fuite de l'idéal féminin est symbolisée dans le dernier tableau exposé «Le blanc-seing» où une cavalière et son cheval semblent plus ou moins réels en fonction de la place de l'observateur et donc des lignes de fuite qu'il aperçoit depuis cette place.

Au final, vous l'aurez compris, si vous avez vous-même vogué au bras d'une jolie muse comme moi jusqu'au Centre Pompidou, ceci n'est pas un article sur l'exposition, dans le respect du cheminement et de la composition des salles brillamment proposées par le commissaire de l'exposition Didier Ottinger. C'est une représentation d'un chemin possible de l'exposition que certains des tableaux m'ont inspiré en se laissant emporter par les mots-mêmes de Magritte dans «Les Mots et les Images» : «*La liberté de la pensée, c'est la pensée possible du sens, l'impossible pour la pensée possible*».

FREDERIC CARO

«*MAGRITTE LA TRAHISON DES IMAGES*» : Centre Pompidou Place Georges-Pompidou 75004 Paris

Tous les jours de 11h à 22h (fermeture des espaces d'exposition à 21h). Le jeudi jusqu'à 23h (uniquement pour les expositions temporaires du niveau 6). Nocturne exceptionnelle : tous les lundis jusqu'à 23h pour l'exposition Magritte. Clôture des caisses 1h avant la fermeture. Fermeture les Mardis et 1er mai

Exposition du 21 septembre 2016 au 21 janvier 2017.

